

Le narrateur est en voyage au Kenya. Il est à la recherche de Patricia, une petite fille de dix ans qui lui sert de guide. Patricia a apprivoisé un lion sauvage qu'elle appelle King.

Un rire enfantin, haut et clair, ravi, merveilleux, sonna comme un tintement de clochettes dans le silence de la brousse. Et le rire qui lui répondit était plus
5 merveilleux encore. Car c'était bien un rire. Du moins, je ne trouve pas dans mon esprit, ni dans mes sens, un autre mot, une autre impression pour ce grondement sonore et débonnaire, cette
10 rauque, puissante et animale joie.

Cela ne pouvait pas être vrai. Cela tout simplement ne pouvait pas être.

À présent, les deux rires — clochettes et rugissements — résonnaient ensemble.

15 Quand ils cessèrent, j'entendis Patricia m'appeler.

Glissant et trébuchant, je gravis la pente, me raccrochai aux arbustes, écartai la

20 haie d'épineux avec des mains lardées de
ronces et sur lesquelles le sang perlait.

Au-delà du mur végétal, il y avait un
ample espace d'herbes rases. Sur le seuil
de cette savane, un seul arbre s'élevait.
Il n'était pas très haut. Mais de son
25 tronc noueux et trapu partaient, comme
les rayons d'une roue, de longues, fortes
et denses branches qui formaient un
parasol géant. Dans son ombre, la tête
tournée de mon côté, un lion était
30 couché sur le flanc. Un lion dans toute
la force terrible de l'espèce, et dans sa
robe superbe. Le flot de la crinière se
répandait sur le mufle allongé contre le
sol.

35 Et entre les pattes de devant, énormes,
qui jouaient à sortir et à rentrer leurs
griffes, je vis Patricia. Son dos était
serré contre le poitrail du grand fauve.
Son cou se trouvait à portée de la
40 gueule entrouverte. Une de ses mains
fourrageait dans la monstrueuse toison.
— King le bien nommé. King, le Roi.
Telle fut ma première pensée.

45 Cela montre combien, en cet instant,
j'étais mal gardé par la raison et même
par l'instinct.

Le lion releva la tête et gronda. Il
m'avait vu. Une étrange torpeur
amollissait mes réflexes. Mais sa queue
50 balaya l'air immobile et vint claquer
comme une lanière de fouet contre son
flanc. Alors je cessai de trembler : la
peur vulgaire, la peur misérable avait
contracté chacun de mes muscles.

55 J'aperçus enfin, et dans le temps d'une
seule clarté intérieure, toute la vérité :
Patricia était folle et m'avait donné sa
folie. Je ne sais quelle grâce la
protégeait peut-être, mais pour moi...

60 Le lion gronda plus haut, sa queue
claqua plus fort. Une voix dépourvue de
vibrations, de timbre, de tonalité
m'ordonna :

– Pas de mouvement... Pas de crainte...
65 Attendez.

D'une main, Patricia tira violemment sur
la crinière ; de l'autre, elle se mit à
gratter le mufle du fauve entre les yeux.

70 En même temps, elle lui disait en
chantonnant un peu :

– Reste tranquille, King. Tu vas rester
tranquille. C'est un nouvel ami. Un ami,
King, King. Un ami... un ami...

75 Elle parla d'abord en anglais, puis elle
usa de dialectes africains. Mais le mot «
King » revenait sans cesse.

80 La queue menaçante retomba lentement
sur le sol. Le grondement mourut peu à
peu. Le mufle s'aplatit de nouveau contre
l'herbe et, de nouveau, la crinière, un
instant dressée, le recouvrit à moitié.

85 – Faites un pas, me dit la voix insonore.
J'obéis. Le lion demeurait immobile. Mais
ses yeux, maintenant, ne me quittaient
plus.

– Encore, dit la voix sans résonance.
J'avançai.

De commandement en commandement, de
pas en pas, je voyais la distance
90 diminuer d'une façon terrifiante entre le
lion et ma propre chair dont il me
semblait sentir le poids, le gout, le sang.

À quoi n'eus-je pas recours pour m'aider
contre l'éclat jaune de ces yeux fixés sur
95 moi ! Je me dis que les chiens les plus
sauvages aiment et écoutent les enfants.
Je me souvins d'un dompteur de Bohême
qui était devenu mon camarade. Il mettait
chaque soir sa tête entre les crocs d'un
100 lion colossal. Et son frère, qui soignait
les fauves du cirque, quand, en voyage,
il avait trop froid la nuit, il allait dormir
entre deux tigres. Et enfin, à portée de
secours, veillait Kihoro¹.

105 Mais j'avais beau m'entêter à ces images
rassurantes, elles perdaient toute valeur
et tout sens à mesure que la voix
clandestine m'attirait, me tirait vers le
grand fauve étendu. Il m'était impossible
110 de lui désobéir. Cette voix, je le savais

¹ Kihoro est un guerrier qui observe silencieusement la scène, de loin.

en toute certitude, était ma seule chance
de vie, la seule force — et si précaire,
si hasardeuse — qui nous tenait, Patricia,
le fauve et moi dans un équilibre
115 enchanté.

Mais est-ce que cela pouvait durer ? Je
venais de faire un pas de plus. À
présent, si je tendais le bras, je touchais
le lion.

120 Il ne gronda plus cette fois, mais sa
gueule s'ouvrit comme un piège étincelant
et il se dressa à demi.

— King ! cria Patricia. Stop, King !

Il me semblait entendre une voix
125 inconnue, tellement celle-ci était chargée
de volonté, imprégnée d'assurance,
certaine de son pouvoir. Dans le même
instant, Patricia assena de toutes ses
forces un coup sur le front de la bête
130 fauve.

Le lion tourna la tête vers la petite fille,
battit des paupières et s'allongea
tranquillement.

– Votre main, vite, me dit Patricia.

135 Je fis comme elle voulait. Ma paume se trouva posée sur le cou de King, juste au défaut de la crinière.

– Ne bougez plus, dit Patricia.

140 Elle caressa en silence le mufle entre les deux yeux. Puis elle m'ordonna :

– Maintenant, frottez la nuque.

Je fis comme elle disait.

– Plus vite, plus fort, commanda Patricia.

145 Le lion tendit un peu le mufle pour me flairer de près, bâilla, ferma les yeux. Patricia laissa retomber sa main. Je continuai à caresser rudement la peau fauve. King ne bougeait pas.

150 – C'est bien, vous êtes amis, dit Patricia gravement.

Mais aussitôt elle se mit à rire, et l'innocente malice que j'aimais tant la rendit à la gaieté de l'enfance.

155 – Vous avez eu une grande peur, pas vrai ? me demanda-t-elle.

– La peur est toujours là, dis-je.

Au son de ma voix, le grand lion ouvrit
un œil jaune et le fixa sur moi.

160

– N’arrêtez pas de lui frotter le cou et
continuez à parler, vite, me dit Patricia.

Je répétais :

– La peur est toujours là... toujours là...
toujours là...

165

Le lion m’écouta un instant, bâilla, s’étira
(je sentis sous ma main les muscles
énormes et nouveaux onduler), croisa ses
pattes de devant et demeura immobile.

170

– Bien, dit Patricia. Maintenant il vous
connait. L’odeur, la peau, la voix... tout.
Maintenant on peut s’installer et causer
Joseph Kessel, *Le Lion*, 1958